

# I

## *État du Nevada, É.-U., XXI<sup>e</sup> siècle*

Le soleil broyait le paysage lunaire; la ligne d'horizon, lointaine, était rendue floue par la chaleur. Une végétation clairsemée semblait arracher un souffle de vie à une terre calcinée et ingrate. Ici, tout semblait figé: le passé fixé au présent, lui-même sans doute attaché à l'avenir. À cette heure de la matinée, les seuls éléments mobiles du tableau étaient les rares voitures qui dessinaient des lignes invisibles sur l'asphalte en se croisant et en s'ignorant.

L'une d'entre elles avalait plus impatiemment le goudron que les autres. Conduite d'une main sûre et ignorante des lois, elle justifiait largement une suspension de permis dans un pays où, c'était connu, la tolérance était peu pratiquée. Le conducteur était nerveux et impatient. Depuis qu'il avait quitté Los Angeles ce matin, il n'avait cessé de penser à cette rencontre qui l'attendait à Vegas. À côté de lui, posé sur le siège passager, un dossier assez épais était coincé dans un classeur rouge. Rouge, couleur de la vie, de la mort peut-être, du danger certainement.

La vieille Lincoln beige poursuivait son chemin inlassablement. Vestige des *seventies*, elle semblait construite pour défier l'éternité et n'avait jamais trahi ses propriétaires successifs. Sa climatisation assurait péniblement

son labeur en emplissant d'un doux ronronnement l'espace enfumé du véhicule. De temps à autre, du coin de l'œil, John guettait son rétroviseur. Loin derrière, toujours à même distance depuis le matin, une Ford le suivait. De prime abord, il n'avait pas pu identifier le modèle de la voiture, mais peu à peu sa présence était devenue évidente: ce qui n'avait été pour lui qu'une simple constatation s'était transformé en inquiétude, surtout quand il avait essayé de varier sa vitesse pour mieux l'observer. En vain. Le véhicule calquait son allure sur la sienne et maintenait un écart stable. Par conséquent, il n'avait pu remarquer que sa couleur: elle était noire, noire comme la nuit, et cette tache maculant le paysage planait derrière sa Lincoln comme une menace latente.

L'heure tournait, le soleil et sa montre indiquaient maintenant midi, mais John n'avait pas faim. Toutefois un besoin naturel lui suggéra de quitter la voie rapide pour se soulager. Il pourrait en même temps se faire une idée plus précise de l'ombre qui le maternait depuis son départ. À la sortie d'une grande courbe, sans prévenir, il tourna brusquement à droite, soulevant une gerbe de poussière jaune qui aspergea copieusement sa voiture. L'œil rivé sur le miroir, il vit enfin de près passer la Ford noire. C'était un modèle récent, luxueux, aux vitres teintées, qui poursuivit sa route sans hésiter en direction de Vegas. Peut-être s'était-il trompé? Toute cette affaire commençait à le miner sérieusement. Pourtant, sa conviction était intacte: on le suivait depuis plusieurs mois déjà.

Il quitta le siège de cuir craquelé. Malgré la climatisation, sa chemise lui collait à la peau. Il fit craquer ses articulations en étirant ses membres avec application et songea qu'il aurait aimé s'asseoir sur une pierre pour méditer un peu à propos des aléas de l'existence. Il adorerait parfois «perdre» son temps en de mélancoliques flâneries, mais le sentiment d'urgence se manifesta de nouveau.

Tout autour de lui, répartis çà et là sur le sol aride, des cactus dardaient leurs épineuses spatules vers le ciel. Un silence profond, comme un immense linceul invisible, enveloppait ce monde immobile. De loin en loin, quelques bruits mécaniques intermittents ou le cri lointain d'un oiseau donnaient un semblant de vie au paysage désertique. Il revint sur ses pas, soulagé. En regrimpant dans sa voiture, il constata avec satisfaction que pendant sa courte absence la Lincoln avait su préserver le confort artificiel de son air climatisé; il put ainsi retrouver un air plus facilement respirable.

La capitale des jeux et du vice flottait entre terre et ciel. Elle paraissait si lointaine, si irréelle, que son image troublée par la chaleur semblait reculer quand on avançait vers elle. Quelques minutes encore, pourtant, et le mirage serait vaincu pour laisser place à une réalité créée en plein désert. Là, dans ces étendues de la Sierra Nevada, royaume absolu du sable, de l'aridité et du silence, avait vu le jour par la seule volonté de l'homme la mégapole du rêve. Périlleux équilibre entre vice et vertu, entre affaires pour les uns et plaisirs pour les autres.

En pénétrant dans la ville, John avait considérablement réduit la vitesse de son véhicule. Le contact déjà établi avec les premiers hôtels de jeux, il roulait à présent lentement le long de la *Tropicana Avenue*. Laissant le Louxor et sa pyramide à sa gauche, il tourna à droite devant le MGM, en remontant *The Strip*, la légendaire avenue des casinos.

\* \* \*

Le gigantesque casino-hôtel était gardé par un énorme lion, symbole de la Metro-Goldwyn-Mayer. Sur la longue liste des établissements de Vegas, il avait été l'un des premiers. Il en restait une figure emblématique, inspirant toujours l'admiration par sa taille et sa

richesse. Avec plus de cinq mille chambres, des structures internes luxueuses et une apparente autonomie, il ressemblait plus à un village qu'à un hôtel.

Toujours lentement, John remontait l'artère principale de la capitale des plaisirs, dont la seule raison d'être semblait de séparer la multitude des casinos qui la longeait de chaque côté. La ville miracle était sous l'emprise d'un soleil implacable, l'activité dans les rues était réduite, tant la chaleur était intense. Les immenses trottoirs bordaient des points d'eau devenus, sous le génie de leurs créateurs, cascades, ruisseaux, bassins, dans un délire architectural incongru en plein désert. La vraie richesse de Las Vegas était là, vivante et frémissante, apportant une inestimable fraîcheur aux passants, à chacun de leurs mouvements. Elle était source de vie et sa présence en ces lieux s'était chiffrée en millions de dollars.

La vieille Lincoln se gara à côté de l'Aladin, le palace des mille et une nuits, dont quelques enseignes lumineuses clignotaient en signe de bienvenue. En quittant l'atmosphère climatisée de la voiture, John eut l'impression de mettre la tête dans un four. Immédiatement, un sentiment d'inconfort l'envahit tant la chaleur était lourde et tenace. Il marchait rapidement pour échapper à cette sensation désagréable et retrouver une ambiance respirable à l'intérieur.

La ville ne lui était pas inconnue, mais l'image qu'il gardait surtout d'elle était une vision nocturne, féerique, un scintillement multicolore généré par des centaines de milliers d'ampoules attirant infatigablement les papillons de nuit qu'étaient les joueurs et les touristes. Le soir, le spectacle se tenait autant dans les rues que dans les casinos. Les différents et multiples points d'eau, oasis permanentes de fraîcheur, devenaient alors également fontaines de lumière. Mais la nuit verrait aussi apparaître les laissés-pour-compte de la vie, anciens du Vietnam, mutilés mendiant leur maigre sur-

vivance auprès des fêtards indifférents et espérant eux aussi happer un peu de cette manne dorée pourtant inaccessible. Une image plus vraie de l'existence où se côtoient toujours les riches et les exclus. Éternelle dualité entre les gagnants et les battus. En quelque sorte le revers sordide d'une médaille flamboyante.

Le contact diurne avec Vegas était différent. Sous la chaleur torride et une agitation amoindrie, l'impression de folie, de recherche effrénée des plaisirs en était atténuée. C'est pourquoi les poules de luxe se faisaient invisibles dans la journée, la fournaise risquant d'altérer leur physique de Barbies; elles attendaient la légère fraîcheur de la soirée pour sortir leurs charmes et rabattre les clients... en toute discrétion. La prostitution était interdite dans la capitale des plaisirs.

En remontant prestement le trottoir, John regarda furtivement par-dessus son épaule, à la recherche de cette présence qu'il sentait toujours collée à lui sans pourtant la repérer. En ville, il pensait trouver une certaine sécurité parmi les passants, mais ces gens qui l'entouraient, le croisaient, l'ignoraient étaient-ils une assurance ou un danger? Quoi de plus facile que de disparaître parmi le nombre, dans l'indifférence?

Le Caesar's Palace était là, devant lui, immense, plein de suffisance, affichant déjà extérieurement toutes ses richesses. Là-bas, au loin, *The Strip* se prolongeait sur *Las Vegas Boulevard*, d'une trajectoire rectiligne, en coupant la ville en deux jusqu'à son quartier nord. L'entrée majestueuse de l'hôtel était bordée à sa droite par une succession de jardins où un gazon splendide s'étalait en un tapis presque artificiel, tant sa surface paraissait parfaite. Des palmiers étendaient leurs ailes délicates à la recherche d'une brise hypothétique et des statues de style gréco-romain imposaient leur blancheur dans ce paradis de verdure.

John ne se souvenait pas avoir vu le moindre per-

sonnel d'entretien à Vegas, pas l'ombre d'un jardinier, d'un électricien, d'un balayeur, personne. Il savait que la réfection des routes se faisait la nuit, à cause sans doute de la chaleur un peu plus supportable. L'eau dont on devait asperger le bitume devenait ainsi moins inutile... Alors? À l'aube peut-être? Il imagina une armée invisible et besogneuse, chargée des boulots indispensables à l'esthétique de cette oasis surgie de nulle part: des légions de sans-grades, chacun ayant la responsabilité d'un job précis, réalisé rapidement, à la perfection.

L'entrée de l'établissement était pavée de marbre. Un tapis rouge, immaculé, accueillait les visiteurs. Les lourdes portes franchies, la formidable machine se dévoila. À l'intérieur, le casino battait presque son plein, les heures de la journée et de la nuit se confondant pour les passionnés qui se tenaient au chevet des nombreux jeux proposés. John prit le temps de s'imprégner de l'atmosphère des lieux. Les regards qu'il croisait étaient animés d'une seule volonté: gagner! Gagner d'un coup ce qu'une vie de labeur refusait à la plupart; forcer un destin que la grande majorité trouvait injuste puisqu'il donnait tant à quelques-uns tout en ignorant les autres. Devant les machines à sous, leur gobelet plein de vingt-cinq cents, les joueurs alimentaient régulièrement les mécaniques, machinalement, consciencieusement, comme si la vie de ces engins dépendait de leur assiduité. La plupart ne se baissaient même pas pour ramasser les pièces qui en s'échappant des récipients tombaient sans bruit sur le sol recouvert de moquette épaisse.

John traversa l'espace dédié aux jeux, se faufilant de son mieux entre ces gens affairés et imperturbables. Arrivé devant un changement de niveau, John se retrouva face à un large escalier de quelques marches qui lui ouvrit une fenêtre sur le passé. Il était entré dans la partie mythique du Palace.

À Las Vegas, chaque casino incarne un thème: après

les traditionnels jeux, toujours placés à l'entrée, les touristes aisés ou curieux peuvent pénétrer, à leur choix, un monde fantastique inspiré par l'histoire ou l'imaginaire, chacun y retrouvant selon ses goûts sa part de rêve. Pour le Caesar's Palace, le thème proposé est la Rome antique. Même si, pour John, l'heure n'était ni à la détente ni à la découverte, force lui était de constater que l'investissement consacré à l'endroit pouvait laisser pantois. Tout, jusque dans les moindres détails, rappelait l'antique Cité : colonnes de marbre, statues, fontaines, boutiques; le personnel dans cette partie du casino était d'ailleurs vêtu de courtes tuniques blanches. Le goût de l'imitation avait été poussé jusqu'à reproduire une voûte céleste qui, suivant les heures de la journée, changeait de couleur pour devenir, le soir, couleur nuit constellée par une myriade d'étoiles. Vraiment du beau travail. Cela paraissait si facile quand l'obstacle financier n'en était plus un.

\* \* \*

Le bureau était magnifique, luxueux, à l'image du Palace. Les larges baies vitrées surplombaient *The Strip*, ouvrant sur le panorama grandiose des casinos théoriquement concurrents. La nuit, vu d'ici, le spectacle devait être superbe. Les vitrages feuilletés ne laissaient filtrer aucun des bruits extérieurs et c'était dans un silence feutré que trois hommes s'entretenaient. Enfoncés dans des fauteuils de cuir rouge vin, un verre à la main, deux d'entre eux dirigeaient la discussion; le troisième écoutait distraitement, en leur tournant le dos et, les mains dans les poches, scrutait la rue en bas.

« Otlinger, je vous avais prévenu depuis longtemps. Il fallait expédier ce fouineur dès que nous l'avons senti sur nos talons! Nous ne serions pas aujourd'hui dans cette situation ridicule! »

L'homme qui avait pris la parole était entre deux

âges, ventripotent. Rien en lui ne laissait supposer une quelconque autorité si ce n'était le ton cassant de ses propos. Son costume sans style enveloppait un individu à l'évidence sans charme et sans goût. Seul un regard sombre perdu sous des sourcils broussailleux pouvait révéler un danger.

Celui à qui était adressé le message était l'opposé du précédent: grand, distingué, tout en lui respirait une classe certaine, de sa tenue vestimentaire à ses manières raffinées. Pourtant ces deux hommes d'âge équivalent avaient un point commun: le regard.

Une réponse agacée perça les lèvres serrées d'Otlinger:

« Écoutez, Speeling, vous savez très bien qu'il était quasiment impossible que cet emmerdeur arrive à certaines conclusions et remonte ainsi jusqu'à nous. En tout cas, personne ne pouvait le prévoir. De toute façon, nous sommes là aujourd'hui pour rétablir la situation en évitant toute dérive. Je vous rappelle que nous lui avons fixé ce rendez-vous pour connaître ses cartes et mieux appréhender la situation. Donc, s'il vous plaît, calmez-vous! »

Ni le ton glacial ni la teneur des propos n'avaient calmé le dénommé Speeling. Il était persuadé que la survie de leur projet passait obligatoirement par l'élimination physique du journaliste. Il allait renchérir quand on frappa discrètement trois coups à la porte du grand bureau. Le troisième personnage, jusque-là silencieux, lâcha sèchement, sans se retourner:

« Entrez! »

Une armoire ressemblant à un homme s'introduisit massivement dans la pièce, en annonçant brièvement:

« Monsieur Gattuso est arrivé. »

John était resté derrière la lourde porte en compagnie d'une seconde armoire très semblable à la première.

« Fais-le entrer et laisse-nous! »

Debout dans l'immense pièce, faisant face à présent aux principaux acteurs de ce qui pouvait être le plus grand scandale des dix dernières années, John sentit le poids des trois paires d'yeux braquées sur le dossier rouge coincé sous son bras. Ce dossier, il l'avait porté bien visiblement toute la journée, comme une garantie, comme une véritable assurance-vie.

Il jugea rapidement le décor : un bureau tout confort équivalent à un appartement conçu pour un homme puissant, habitué à commander; sans doute le grand type très chic ou alors celui qui se tenait de dos appuyé contre la grande fenêtre; le troisième faisait plutôt penser à un roquet, un de ceux qui, en plus de gueuler, mordent. Un immense aquarium éclairé et encastré dans une paroi plaquée de marbre accentuait le luxe de l'endroit. La myriade virevoltante et multicolore des poissons exotiques rappelait, si besoin était, que Las Vegas était une ville de lumière. John se sentit un peu déplacé dans ce cadre à la fois somptueux et oppressant. Son allure simple, presque négligée, le déclassait par rapport à deux des trois individus. Seule la tenue du roquet s'apparentait un peu à la sienne.

Le grand type s'extirpa lestement des profondeurs de son fauteuil. Son regard pesant et inquisiteur fouillait rapidement et sans faiblesse le visiteur. John se sentait scanné de la tête aux pieds. De toute évidence, ce rayon invisible étudiait sa personne et il avait la sensation d'être évalué ou pesé comme une vulgaire marchandise. Otlinger prit la parole pour faire de courtoises présentations.

« Monsieur Gattuso...

– Cattuso... avec un C!

– Monsieur Cattuso, donc, je vous présente monsieur Speeling, président de la Speeling and Co., société que vous connaissez sans doute; monsieur D'Amato, directeur du Palace, qui a eu la gentillesse de nous

recevoir pour cet entretien; je suis monsieur Otlinger, principal actionnaire des sociétés American Corp., Norsk Inc. et Tycon Oil. Messieurs, voici monsieur John Cattuso, journaliste du très apprécié *New Herald Post* de Los Angeles, qui nous fait l'honneur de s'intéresser depuis quelque temps à nos affaires. Nous avons souhaité vous rencontrer, monsieur Cattuso, car nous sommes intrigués par l'entêtement, voire l'acharnement, que vous manifestez dans l'analyse de l'activité de nos sociétés. Nous aimerions savoir si cet intérêt est purement d'ordre professionnel ou si vous avez une autre raison, comment dire, plus personnelle?»

L'entrée en matière était directe. À présent il fallait foncer.

«Cela fait en effet plusieurs mois que j'enquête sur les connexions existantes entre vos différents groupes. Dans le cadre de mon travail, j'ai été amené à rechercher l'origine des capitaux qui les financent. La multinationale Speeling, en particulier, a attiré mon attention par ses acquisitions récentes d'autres sociétés, surtout à l'étranger, alors que sa réelle santé est, en termes de résultats, plutôt douteuse. Après des mois de patientes et difficiles recherches, j'ai remonté la filière reliant de façon sûre vos trois personnes pour arriver à une seule et logique conclusion: vous avez mis sur pied une triangulaire d'autofinancement à partir de capitaux illicites. Ces capitaux introduits en masse dans les casinos de Vegas ressortent blanchis et sont immédiatement réinjectés dans vos sociétés qui s'empressent à leur tour de les investir dans des achats, ou des "coups" boursiers tout à fait légaux. Résultat: l'argent a été lavé, légalisé, investi au nez et à la barbe de l'État et du fisc, cela d'autant plus facilement que la majorité des opérations se réalise à l'étranger.»

Tout au long de l'exposé, l'attitude de l'auditoire avait changé. D'abord curieux, les visages s'étaient tendus puis, plus les explications devenaient limpides, plus la

nervosité devenait évidente. Speeling gicla de son fauteuil. Sa rage était difficilement contenue. Manifestement, l'homme était un sanguin.

« Vous êtes malade! Ce ne sont que des allégations sans aucun fondement. Nous n'allons pas nous laisser impressionner par un journaliste qui gribouille dans une presse à scandale! Vous ignorez totalement où vous mettez les pieds, les intérêts que nous représentons ne se laissent pas manipuler! »

Otlinger, plus mesuré, intervint à son tour :

« J'espère que vous réalisez, monsieur Cattuso, que vos accusations sont graves et que des rumeurs répandues sans discernement pourraient nuire gravement autant à nos intérêts qu'à... votre personne. »

La menace était claire. Ces gens, sous des apparences d'hommes d'affaires, étaient des voyous, sans conscience ni retenue; les affronter, c'était exposer sa vie. Cela, John le savait et l'avait toujours su. On n'arrive pas à un tel niveau de puissance, à amasser de telles fortunes sans se salir les mains. Il était certain que ces hommes de pouvoir avaient l'habitude d'effacer les obstacles.

« Messieurs, vous vous doutez bien que tout ce que j'avance est solidement établi et que je peux facilement le prouver et le diffuser. »

Il joignit le geste à la parole en tapotant légèrement le dossier qui ne l'avait pas quitté.

« Toutefois, mon but est différent de ce que vous supposez. »

Le troisième interlocuteur, jusque-là silencieux, se décolla finalement de la baie vitrée. De face il montra un visage fin, racé, de type très méditerranéen. Une cicatrice profonde traversait son menton carré en laissant une trace blanchâtre sur la peau hâlée. Il était plus jeune que ses deux associés, mais lui aussi était un homme de pouvoir, ses yeux cruels et ses mâchoires serrées ne laissaient aucun doute là-dessus.

« Cessons de finasser, *compare*, car vous êtes bien d'origine italienne, n'est-ce pas? »

— Mes parents étaient siciliens, mais je suis né à Brooklyn. »

La réponse ne l'étonna pas. D'Amato savait que bon nombre des immigrants italiens, qui s'étaient arrêtés à New York, s'étaient fixés dans le quartier de l'East River et, tout comme la majorité de leurs compatriotes qui avaient colonisé une partie de l'île de Manhattan, ils avaient essayé de recréer une copie miniature de leur pays d'origine. Le territoire des autres arrivants, amoureusement appelé *Little Italy*, communiquait avec Brooklyn principalement par trois grands ponts : Williamsburg Bridge, Manhattan Bridge et Brooklyn Bridge. Mais ces liens matériels et aériens ne suffisaient pas pour constituer une union véritable. Dans les années 1910 ou 1920, loin de l'Italie, au fur et à mesure des arrivées, chacune des entités avait repris ses luttes régionales, tenant à imposer ses limites territoriales et à préserver son indépendance vis-à-vis des autres. Même si des années s'étaient écoulées, dans certains milieux les rivalités de clans existaient toujours. D'Amato en était d'autant mieux informé qu'il venait lui-même de Manhattan. Et aujourd'hui, pour lui, cet homme représentait une énigme. Bien qu'issus manifestement des mêmes lieux et partageant les mêmes origines, ils avaient de façon évidente sérieusement divergé dans leurs destinées. Pour l'instant, il essayait de comprendre les motivations et les buts de son « invité ».

« Bien. Que voulez-vous de nous? De l'argent? La notoriété? Vous concourez pour le Pulitzer? »

Après un très court silence, il reprit son interrogatoire :

« Qu'est-ce qui vous pousse à être aussi con? »

Le ton était brusquement devenu doucereux, menaçant. L'insulte annonçait la volonté de dominance de

D'Amato, qui cherchait à faire sentir au journaliste la fragilité de sa position.

John n'avait pas relevé l'affront. À présent, il lui fallait jouer fin, sa fierté passerait après. S'il obtenait ce qu'il cherchait, ce serait lui qui aurait gagné et, les cons, ce seraient eux.

« Bien, venons-en au fait. Vos montages financiers pourraient sans doute intéresser de nombreux lecteurs, mais c'est votre dernier projet qui explique ma présence ici et notre entretien. Vegas est devenu trop étroit pour vous, la laverie, même à plein régime, ne peut satisfaire la demande. Les capitaux mafieux affluent et vous ne pouvez ralentir la machine. Le système marche trop bien. Il vous faut donc un nouveau centre de blanchiment et vous avez déjà choisi l'emplacement de ce nouvel eldorado... »

Un coup d'œil sur les trois hommes apportait une preuve supplémentaire de la solidité du dossier de John : il avait tapé dans le mille ! Tout déballer pour les impressionner, leur ôter toute envie de discuter. Il fallait qu'ils se sentent coincés et qu'ils abdiquent. À cette seule condition il pourrait poursuivre son chemin et vivre tranquille.

« Vous avez choisi l'endroit entre Hurricane et St. George dans l'Utah, à la limite de l'Arizona. Cette région magnifique draine d'innombrables touristes et une ville du type de Vegas pourrait y naître, vous donnant alors encore plus de richesse et de puissance. Mais cette zone, à cheval sur deux États, est semi-désertique. Pour l'alimenter en eau, laquelle reste le secret de la réussite, surtout dans un endroit comme celui-là, il faudra ériger un barrage sur la Moapa River. C'est sans doute pour cela que vous avez baptisé votre nouveau projet : Acquantis. Ce serait bien sûr la fin d'un équilibre que la nature a mis des millénaires à façonner. La fin d'une région superbe ainsi que celle

des réserves indiennes qui y vivent encore tant bien que mal. Je n'ai aucun doute quant à vos capacités de persuasion auprès des autorités concernées par ce projet. Les accords nécessaires à l'acquisition des terrains ne seraient pour vous que de simples formalités. Une opération de ce genre équivaldrait à la création d'un nouveau Lake Powell et c'est pour cela que ce projet... ne verra pas le jour.»

L'auditoire était muet, figé. John observa les doigts crispés sur les verres de ses vis-à-vis. Le troisième ne put réprimer un juron et enfonça rageusement ses poings dans ses poches.

«C'est là que j'interviens. C'est très simple. Vous abandonnez la création d'Acquantis sur la Moapa et je classe mon enquête, définitivement; c'est donnant, donnant.»

Speeling était sans voix, il s'épongeait le front avec un mouchoir à carreaux, conforme à son personnage. Pourtant, la climatisation assurait efficacement son office. D'Amato s'était retourné vers sa baie vitrée, sans un mot. Du bout des doigts de la main droite, il tapotait nerveusement le verre. En contrebas la rue s'agitait faiblement. Otlinger, plus tendu, rompit le silence mais toujours avec le même sang-froid.

«Quand bien même vos suppositions seraient fondées, quelles garanties aurions-nous que ce dossier serait bien classé? Il pourrait tomber entre des mains indéliques et être édité indépendamment de votre volonté.

— Les originaux sont en lieu sûr, mais je vous préviens: ma disparition de façon violente et non naturelle pourrait les remettre au goût du jour.»

Il s'assura d'un regard que tous restaient attentifs et il conclut:

«Je pense, messieurs, que nous nous sommes tout dit. Vous pouvez garder ces documents qui sont très explicites, ce ne sont que des copies. Vous n'entendrez

plus parler de moi à propos de tout cela, à moins que vous n'en ayez décidé autrement. »

L'entrevue était terminée. Il avait abattu toutes ses cartes, avec une feinte sérénité, au péril de sa propre vie. Mais il croyait savoir que, voyous ou pas, les hommes d'affaires restaient toujours soucieux de leurs intérêts. Si ce précepte était exact, il avait gagné!

Au sortir du Caesar's Palace, la chaleur sèche et suffocante l'enveloppa de nouveau, mais il préférait encore cet inconfort à la température idéale du grand bureau. Il songea que des piranhas, plutôt que les poissons exotiques, n'auraient pas dépareillé l'aquarium de l'endroit qu'il venait de quitter.

Speeling était écarlate. De colère il avait renversé un verre sur son pantalon et sans retenue il agressa les deux autres.

« Qu'est-ce que je vous avais dit! Il fallait se débarrasser de ce fouille-merde avant qu'il ait eu le temps d'accumuler autant de preuves compromettantes. Maintenant, nous sommes bloqués par ses menaces! Nos commanditaires ne vont pas apprécier! »

Otlinger ne souffla mot. La situation était plus délicate qu'il ne se l'imaginait. Ce journaliste était plus que malin, il était intelligent. Il lui avait fallu l'être pour remonter toute l'affaire, sans erreur. En reconstituant chaque étape du montage, il avait su interpréter les faits pour arriver au but final du projet: la création d'une entité jumelle de Las Vegas. Il avait en outre réussi à démontrer les liens d'intérêt qui unissaient D'Amato, Speeling et lui-même; ennuyeux, très ennuyeux même. De plus, ce gars ne redoutait visiblement rien: venir les menacer, ici! Pourtant, il les connaissait. Là, le courage ressemblait plus à de l'inconscience et celle-ci, voisine de la folie, était justement dangereuse parce que imprévisible.

Après quelques instants d'intense réflexion, une conclusion logique s'imposa à Otlinger: il leur fallait

absolument les originaux du dossier rouge. Après, pour retrouver les bavards, il serait toujours temps de remonter, grâce aux documents, la filière suivie par ce faux flic. Ceux qui avaient craché le morceau, les recoupements n'ayant pu se faire que par rupture du silence nécessaire à toutes leurs affaires, ne cracheraient pas alors que leurs dents!

Les regards d'Otlinger et de D'Amato se croisèrent. Ce dernier, sans un mot, traversa l'immense bureau, ouvrit la porte en appelant les deux armoires et lâcha, simplement :

« Occupez-vous de lui... proprement! »

\* \* \*

À l'extérieur, la ville était presque calme. La Lincoln était là, fidèle, sécurisante. Dans quelques minutes, John aurait quitté ce paradis infernal. La circulation était fluide et ce fut sans encombre qu'il reprit la 15 pour rejoindre Los Angeles. La capitale du jeu s'éloignait derrière lui, semblable à un mirage, à un rêve.

La voiture filait maintenant bon train. John songea avec un pincement au cœur à Angela. Trois ans déjà, trois longues, très longues années. Aujourd'hui, elle serait fière de lui, du risque maximum qu'il avait pris pour défendre ses idées. Il aurait aimé partager ce moment avec elle. Depuis ce stupide et tragique soir de décembre où elle venait le rejoindre à Los Angeles, il n'avait jamais pu oublier ces tôles broyées par l'énorme camion. À l'intérieur de ce qui avait été une voiture, Angela n'était plus Angela. Ce n'était plus qu'un amas de chair sans vie, une enveloppe déchirée incapable de retenir le moindre souffle, la moindre espérance. Elle si belle, si brune, qui avait partagé avec lui son enfance turbulente dans Brooklyn, puis son

adolescence et enfin une partie de sa vie d'adulte, ne serait plus là pour l'écouter ni le soutenir.

Cette seule pensée lui était encore insoutenable. C'était sans doute pour cela que depuis il luttait contre la route, en roulant vite et en prenant des risques inutiles. Il avait engagé un pari contre le destin, celui de le braver et de rester en vie, malgré tout. Lui qui ne buvait pas, ne fumait pas avant cette terrible soirée s'était jeté à corps perdu dans l'alcool et le tabac. Un éclair de conscience l'avait aidé à se débarrasser du premier; mais la cigarette persistait à rester sa compagne indéfectible.

En ce début d'après-midi, la Sierra Nevada était torride. La route transformée en ruban adhésif par la chaleur était pratiquement déserte. Quelques rares véhicules paraissaient lutter contre l'asphalte qui aspirait leurs roues, comme pour les engluer, les avaler. La Lincoln avait repris son allure habituelle, rapide, laissant Vegas à ses excès et à ses mythes. Elle filait à présent entre Death Valley et Mojave. Certains prétendaient que le désert était un lieu vivant, de jour comme de nuit. En cet instant, John n'entrevoyait que la chaleur de l'enfer. Ici, c'était pire que dans la Sierra qu'il venait de quitter. Surtout, ne pas tomber en panne! Le ronronnement régulier des huit cylindres le rassura sur ce point. Après des années et des années de loyaux services, pourquoi lâcher maintenant, et surtout ici? Ces paysages oubliés de Dieu semblaient immuables. L'humain en était exclu, et pourtant ils devaient rester ainsi: tels que la nature les avait conçus, les avait voulus. Ils faisaient partie d'un immense dessein, d'une planification complexe où chaque composante avait sa juste place. Même l'apparente absence de vie était une réussite, tant l'harmonie des couleurs et des contrastes du minéral était impeccable. Tout, de la pierre multicolore, de la terre mariant les ocres, de la maigre végétation et du ciel limpide sem-

blait cohabiter dans une parfaite conception et défiait le temps dans l'ignorance totale des hommes.

John ressentit un irrépressible besoin de fumer. L'atmosphère épaisse brassée par la climatisation ne lui apportait pas cette douceur âcre qui lui était devenue indispensable. Ces doses répétées de tabac lui donnaient un semblant de paix, le projetant furtivement hors du quotidien. Parfois, il s'imaginait suivre les volutes de fumée bleutée, son corps n'étant plus alors qu'un ectoplasme sans consistance.

Le temps de se baisser vers la boîte à gants pour cueillir son paquet de Lucky Strike à moitié vide, et la Ford noire était derrière lui, imprévisible, ses vitres teintées masquant toujours ses occupants.

John sentit son cœur se serrer. Il ne comprenait plus. La partie paraissait pourtant gagnée. Ces idiots n'avaient-ils pas saisi leur intérêt? De véritables hommes d'affaires devaient faire passer leurs objectifs avant leurs pulsions, du moins, le supposait-il.

Mais pour l'instant la menace était bien présente, la Ford venant de heurter violemment l'arrière de sa voiture.

L'angoisse au ventre, John écrasa l'accélérateur au plancher, mais la Lincoln était à bout de souffle et lui demander plus relevait de la pure fantaisie. En conducteur émérite et habitué à la vitesse, Cattuso essayait d'éviter le contact avec la tache noire qui le suivait. Il sembla un temps y parvenir. Malgré l'air climatisé, la sueur perlait à son front. Les talents des deux conducteurs s'exprimaient en une joute inégale, causant une poursuite hallucinante sur le bitume fumant. Le véhicule noir, beaucoup plus puissant, accentua sa menace en percutant encore le pare-chocs de la voiture beige, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour la déséquilibrer. À chaque coup de bouloir succédait une embardée, et maintenir la vieille huit cylindres sur la route devint acrobatique.

John Cattuso avait l'impression d'être une souris dans les pattes d'un chat, d'un sale chat noir qui jouait méchamment avec lui. Les mains moites, crispées sur le volant de cuir, il essayait en vain de calmer les palpitations presque douloureuses qui le secouaient. Alimentée par ses efforts, la sueur continuait de sourdre, lui piquant les yeux, atteignant ses lèvres et lui révélant son goût salé.

Les milles s'étaient enchaînés ainsi sur un rythme effréné contrastant avec la conduite raisonnable des rares véhicules qu'ils croisaient.

Puis, brusquement, le chat s'était fatigué; dans une grande courbe, il se plaça contre la souris et la poussa vers le talus, presque délicatement. La lourde Lincoln essaya vainement d'avalier la trop forte dénivellation, mais finalement retomba sur le toit en glissant sur la route, dans un nuage de poussière.

Le frottement sinistre des tôles sur l'asphalte avait cessé. Quand la poussière fut retombée, une roue, dans un couinement solitaire, tournait encore, lentement.

\* \* \*

John était en sang, sa tête avait heurté la portière; le goût douceâtre de l'hémoglobine lui remplissait la bouche et une douleur lancinante lui labourait la jambe gauche. Il était sonné mais lucide. La sueur lui donnait des frissons dans le dos. Mais était-ce la transpiration ou la peur de finir ainsi, dans cette cage d'acier?

Soudain, une odeur persistante d'essence le prit à la gorge. Il devait sortir du véhicule rapidement, mais tous ses efforts maladroits étaient vains: étroitement imbriqué entre siège, portière et pavillon, John ne faisait plus qu'un avec la vieille postulante pour le recyclage. Une légère fumée s'échappait de l'amas froissé qui emprisonnait le moteur.